

dictions internes ne sont pas résolues : il s'en ajoute d'autres. C'est ainsi, que l'absorption de la Tchécoslovaquie rend plus nécessaire encore la conquête de nouvelles ressources agricoles et de carburant. La main-mise sur la Hongrie et la Roumanie, à son tour, ne ferait que rendre plus pressant le besoin de colonies. Et, d'un autre point de vue, l'entrée dans la Grande Allemagne du peuple tchèque ne fait que rendre celui-ci plus vulnérable : à toutes les contradictions, une nouvelle s'ajoute. Un explosif de plus, le moment venu, s'ajoutera aux autres. En fait, à tous les problèmes économiques, politiques, humains, il n'y a pas de solution à l'intérieur du régime.

Et c'est précisément pour cela que les « démocraties s'arment fébrilement et se préparent à la résistance. Elles avaient fait leur deuil de la Tchécoslovaquie ; mais elles voient clairement que cette conquête en annonce d'autres ; et celles-ci d'autres encore, sans qu'on puisse espérer faire la part du jeu. Alors, puisqu'il faut en venir là, pourquoi ne pas se battre tout de suite ? Chacun des camps a besoin d'exploiter le monde entier pour lui seul ; la poursuite du régime ne permet pas d'arrangement à l'amiable qui dure plus que six mois. Il faut donc en découdre.

Et, à nouveau, nous voici au bord de la guerre. Les entrevues diplomatiques se succèdent ; les phrases ronflantes répondent aux phrases ronflantes et, à nouveau, dans les gares, des hommes se séparent de leur famille et partent, sans savoir ni où, ni pourquoi, ni pour combien de temps.

Le conflit va-t-il éclater tout de suite ; ou bien avons-nous encore quelque répit ? A une telle question, il est difficile de répondre sûrement à moins d'être prophète ou journaliste extralucide. Nous ne savons pas ce que les messieurs qui mènent les peuples ont l'intention de faire et nous ne savons même pas s'ils le savent. La ligne ultime de résistance sera-t-elle la frontière hongroise, ou la frontière roumaine ? Veut-on encore jeter en pâture à Hitler et Mussolini quelques Jos de manière à ce que l'Angleterre puisse établir son système de conscription, parachever son armement ? Les deux compères accepteront-ils ? Il semble que l'attitude, plus que réticente, de la Roumanie et de la Pologne va pousser les démocraties à un nouveau délai. Mais une seule chose est sûre, des deux côtés les impérialismes préparent la guerre avec fièvre et le délai apparaît bien court. Seule une reprise des luttes de la classe ouvrière peut encore modifier ces perspectives.

En France, on veut faire croire à cette classe ouvrière qu'elle va combattre pour la démocratie. Mais, au nom de cette démoc-

cratie, que fait M. Daladier ? Il arrache au Parlement les pleins pouvoirs, se donne le droit de supprimer du jour au lendemain les libertés de presse et de réunion, menace le P.C. de dissolution et fait travailler les ouvriers 60 heures par semaines (avec possibilité) pour les patrons, d'augmenter ce chiffre, si besoin est). Ce qu'on demande aux ouvriers français de défendre, ce sont les soixante heures ; c'est une dictature larvée. Pour cela, ils doivent donner leur sang au nom de la lutte contre le fascisme.

Et bien, ce n'est pas cela, la lutte contre le fascisme. Qui peut considérer sérieusement M. Daladier et ses collaborateurs comme des héros d'une lutte pour la liberté ? Les travailleurs peuvent combattre eux-mêmes le fascisme. Ils le combattront d'autant mieux par leurs propres méthodes : celle de la lutte de classe. Et ils seront invincibles contre tous les ennemis de l'extérieur ou de l'intérieur le jour où ils auront à défendre les usines aux mains des ouvriers ; les champs aux mains des paysans ; une armée qui sera l'instrument du peuple travailleur. Pour combattre le fascisme, les démocrates sont contraints de l'imiter. Les travailleurs ne peuvent lutter contre le fascisme qu'en combattant également la démocratie bourgeoise et en instaurant leur propre dictature.

Les révolutionnaires doivent aujourd'hui tendre tous leurs efforts à organiser un front ouvrier de défense contre la guerre et la dictature dans les usines, les casernes et les campagnes, afin d'arrêter le mouvement de retraite de la classe ouvrière et de préparer l'offensive. Il n'y a pas d'autre solution pour empêcher la guerre. Au contraire, une soumission totale des travailleurs à la bourgeoisie et l'Etat-major ne ferait que donner une entière liberté de manœuvre au gouvernement et leur permettrait de lancer sans hésitation dans la lutte pour la défense des intérêts impérialistes des millions d'hommes, dont le seul intérêt est de lutter contre le régime qui les opprime.

Mais si la guerre éclate demain au milieu du chaos, une seule voie de salut demeurera ouverte : la voie de Lénine, la voie d'une lutte de classe implacable au milieu même de la guerre et contre elle. Ainsi s'est faite la seule révolution prolétarienne victorieuse de l'histoire. La leçon des Bolcheviks, les exemples de Rosa et de Liebknecht ne seront pas perdus. Au sein même de la guerre impérialiste, née au milieu des souffrances et des désespoirs, la Révolution internationale grandira.